ALFRED DESCARRIES

Le peuple chez lequel on affecte un orgueilleux mépris ou une morne indifférence pour les choses intellectuelles, est voué à la dégénérescence et au servilisme.

L'ETINCELLE

MES "HEURES POETIQUES"

Volume III

IIème PARTIE

"PAGES D'HUMOUR"

MONTREAL,
1916.

THOMAS FISHER
RARE BOOK
LIBRARY

UNIVERSITY
OF TORONTO

RB47203

A monsieur Eugène Lamarche.
Chef des Nouvelles
"La Presse"

"L'ETINCELLE"
Amical hommage.
Alfred Descarries.

18 fev/1916.

Refusé avec la plus
vive indignation
signé Lamarche
18/2/16

ALFRED DESCARRIES

Le peuple chez lequel on affecte un orgueilleux mépris ou une morne indifférence pour les choses intellectuelles, est voué à la dégénérescence et au servilisme.

L'ETINCELLE

MES "HEURES POETIQUES"

Volume III

IIème PARTIE

"PAGES D'HUMOUR"

MONTREAL,
1916.

"DEDICACE"

A Monsieur Albert Laberge, journaliste, l'ami dévoué de nos écrivains, de nos artistes, je dédie ce modeste ouvrage, en témoignage de ma profonde estime.

INTRODUCTION

L'auteur de ce livre, s'autorisant de nos vieilles relations d'amitié—voyez où l'amitié peut conduire—m'a demandé d'en écrire la préface.

Je lui ai répondu que j'avais les préfaces en horreur, au sens littéraire du mot, presque autant que les *adresses*, la plaie du pays, où personne ne peut naître, se marier, mourir, ou faire n'importe quelle bêtise sans que ses amis, voire même ses ennemis, lui présentent une adresse.

Pour me tenter, sans doute, l'auteur me parle de ma trop grande modestie. Hélas !

il a oublié mon immodestie, qui me ferait dire des choses, dans une préface, plus que suffisantes pour faire mettre son volume au rancart par des esprits obtus.

C'est déjà un grand pêcheur, que l'auteur de ces contes du terroir et nouvelles, (vers et prose), car, si je ne me trompe, c'est le troisième ou le quatrième volume qu'il publie, sans l'autorisation des pontifes dépositaires du génie national. Je ne voudrais pas lui faire porter, en plus, le fardeau de mes fautes.

Pourquoi l'auteur m'a-t-il demandé de lui écrire une préface ?

Voilà une question que je tourne et retourne dans mon esprit depuis huit jours. Il doit pourtant savoir que *je n'ai point qualité en l'espèce :*

mon nom ne figure pas avec ceux de nos contemporains parvenus à la célébrité; je n'ai jamais été mendier un prix d'encouragement en France, pas plus que l'auteur de ce livre, d'ailleurs, comme l'ont fait certains de nos écrivains, pour leurs belles et patriotiques compositions ; je ne suis pas même rédacteur du "Devoir", ni membre d'aucune société particulièrement estimée de mes compatriotes !

Encore, si j'étais prohibitionniste...

Mais, j'ai eu l'audace de publier un livre, moi aussi, il n'y a pas très longtemps, et il a, sans doute pensé, qu'en raison de cela, je compatirais à son malheur.

Car, en notre pays, c'est un malheur d'écrire quand, avec beaucoup plus de profit, on

peut vendre des cotonnades, du poivre falsifié et de la mélasse des Barbades. En exerçant un commerce *honnête* on s'enrichit, on devient marguillier, échevin, et, quelquefois, *membre* du Parlement. Tandis que celui qui a du talent, surtout, s'il s'obstine à publier des livres, chez nous, n'engraisse pas vite, jouit de peu d'estime durant sa vie, et, en mourant, ne laisse aucuns regrets et peu de biens.

Il ne sert à rien de récriminer, il vaut mieux lutter, et, pour ma part, j'admire tous ceux qui en ont le courage. Au nombre des plus courageux. il faut placer l'auteur de "L'ETINCELLE", qui m'a prié de bien vouloir introduire son nouveau volume dans le monde des lettres et...l'autre monde, à défaut de préface.

Donc, ce nouveau venu, j'ai bien l'honneur de vous le présenter, madame, comme un ami sûr dont votre mari ne saurait être jaloux, ainsi qu'à vous, mademoiselle, sans vous garantir qu'il vous apprendra tout ce que vous désirez savoir. Quant à vous, monsieur, permettez-moi de vous assurer que ce sera pour vous un compagnon plus sincère que votre député, vous laissant entendre, sans cesse, que vous êtes l'homme le plus intelligent de la terre parce que vous avez la faiblesse de toujours voter pour lui.

J'espère que ce livre aura tout le succès qu'il mérite ; d'autant plus de succès que je n'ai pas voulu le compromettre en faisant subir à

ses lecteurs la torture d'une préface, comme on inflige à tant de braves gens le supplice d'une adresse de circonstance.

Arsène Bessette.

"L'Etincelle" contient quelques pièces—revues et corrigées—d'un petit volume intitulé "Variétés Canadiennes", paru en 1908, et dont la circulation fut limitée a quelques exemplaires distribués à des amis ; le livre actuel ne renferme donc, pratiquement, que de l'inédit.

DU MÊME AUTEUR

"HEURES POÉTIQUES"—Poésies—Vol. I. (Epuisé).

"LE SILLON" (Mes Heures Poétiques) Vol. II.

THÉÂTRE

"LE PARDON DU GENTILHOMME."—Drame en 1 acte, (épisode de la Révolution Française), représenté au Théâtre National Français. (Edité).

"QUERELLE DE VOISINS."—Comédie canadienne en 1 acte, représentée à l'ancien Théâtre Delville.

"LE DERNIER SACRIFICE."—Drame en 1 acte, (épisode de la guerre Franco-Prussienne). Pièce soumise et acceptée comme lever de rideau au Théâtre National Français.

"LA FAMILLE BEAUFRETIN".—Comédie légère en 2 actes.

CONFÉRENCES

"LA CRITIQUE DANS LES MŒURS MODERNES."—Conférence donnée à la Salle des Conférences du Monument National.

"L'ART, SES ADEPTES ET LES FAUSSAIRES."

EN PRÉPARATION

"MES HEURES POETIQUES," Vol. IV.

"SOUSCRIPTEURS"

(AVANT LIVRAISON)

L'honorable Sir Wilfrid Laurier.
L'honorable Sir Lomer Gouin.
L'honorable Sénateur R. Dandurand.
L'honorable Sénateur L.-O. David.
L'honorable M. Adélard Turgeon.
L'honorable M. Honoré Mercier.
L'honorable Juge Bazin.
L'honorable M. L.-A. Taschereau.
L'honorable M. Caron.
L'honorable M. A. Bergevin.
L'honorable Juge W. Mercier.
M. P.-B. de la Bruère.
M. Jos.-A. Descarries, C. R., M. P.
M. Numa E. Brossoit, C. R., recorder, Valleyfield.
M. Alb. Chevalier, directeur de l'Assistance Municipale.
M. le docteur Albert Prévost
M. E. Myrand, bibliothécaire du Parlement, Québec.
M. le docteur Omer Noël.
M. le docteur A. Allaire.
M. le docteur H. Godin.
M. G.-A. Marsan, avocat.

M. J.-E. Deslauriers, inspecteur des étab. industriels.
M. Jos. St. Charles, artiste-peintre.
M. E.-A. Ladouceur, greffier, avocat.
M. Etienne Gauthier.
M. Jos. Descarries, ingénieur civil.
M. Alphonse Gagnon.
M. E.-A. Drouin.
M. Albert Lefebvre.
M. Charles Holmes.
M. Rosaire Lamarche.
M. Ernest Desjardins.
M. P.-A. Archambault.
M. J. A. Morin, N. P.,
M. Edouard Terroux.
M. Théo. Descarries, avocat.
M. E. Dionne.
M. Adolphe Brassard, architecte.
M. Adélard Fafard.
M. Alex. Germain.
M. J.-A. Marchand.
M. Charles Brien.
M. le docteur R. Tessier.
M. Ed. Ethier.

Aussi, quelques autres qui, malheureusement, n'ont pu être mentionnées dans la liste ci-dessus, étant parvenues trop tard. Et bon nombre de souscriptions payables sur livraison du volume.

PREMIERE PARTIE

"AUX ETEIGNOIRS!"

Je sais que mes amis ne se reconnaîtront pas dans ce petit tableau ; quant aux autres . . .

Oui, je suis un poète, un rêveur, un sauvage,
Et je compte qu'un jour vous me ferez l'hommage,
Après un bon diner, de lire enfin mes vers,
Vous, qui les dites laids. Chacun à ses travers :
Il se peut qu'un quidam ne digère pas bien ;
Mais, rien n'est plus léger qu'un noble alexandrin.
Je sais que votres esprit a des clartés fugaces ;
Vous chantez vos héros et marchez sur leurs traces ;
Même, vous excusez tous leurs mauvais penchants.
Donc, vous êtes plutôt malades que méchants,
Et, si vous nous trouvez bêtes comme des mules,
Ce n'est pas parce que nous sommes les émules

Du trop subtil Molière, ou du piquant Boileau.
Cela se conçoit bien ! suis-je godelureau !
Pourtant, il vous déplait de voir un jeune drôle,
Un petit homme qui n'atteint pas votre épaule,
Grandir d'un centimêtre en alignant des vers :
Vous criez : l'insolent ! il brave l'Univers !
Et si ce malheureux, pris d'une intense fièvre,
Se croyant un lion,—lui qui n'est pas un lièvre—
Ose, un jour, publier un modeste "in-quarto",
Comme un traître, il vous porte un bon coup de couteau !
Vous lisez le journal et vantez la critique
Qu'un brave aliboron, au talent sympathique,
Fait pour vous rassurer, vous et les envieux.
Les poètes, hélas ! vivent beaucoup trop vieux ;
Mais, il faut les souffrir sur notre étrange globe,
Où rares sont les gens qui n'ont pas un microbe.

"AU PAYS DU GIVRE"

Monarques rayonnants, majestueux hivers,
Qui venez, en sourdine, au tic-tac des horloges,
Etendre sur nos toits d'éblouissantes toges,
Humble barde, je veux vous chanter en mes vers :

France, Espagne, Italie et Venise, où les Doges
Ont des palais de marbre, altiers coins d'univers
A l'éternel azur, on vous comble d'éloges :
Vos lacs sont toujours bleus et vos champs, toujours verts.

Mais, cher beau Canada, qu'importent tes grisailles !
Un éclatant soleil fait germer nos semailles,
Féconde notre sol prodigue de moissons.

Le paysan heureux a des terres fertiles,

Et, si nos durs hivers ont de rudes chansons,

Nos gars sont courageux, et nos femmes, viriles.

"L'ANGOISSE"

O Muse, quel est donc ce feu qui me consume ?
J'entrevois l'idéal et ne peux l'exprimer !
En vain, ému, souvent, je m'attarde à rimer :
Le mot parti du cœur ne vient pas sous ma plume.

Je me trouve mièvre et ris de mes volumes :
Je ne suis pas l'auteur que son œuvre a charmé.
Pourrais-je enfin, un jour, mon travail consommé,
Laisser choir à jamais le marteau sur l'enclume !

Escaladant le ciel, comme un fils de TITAN,
Le rêveur, ébloui, veut défier le Temps,
Et, Dieu sait, pour un peu de gloire, comme il souffre !

Hélas ! pauvre poète au front audacieux,

Le génie est divin, et les secrets des dieux

Te coûteront l'oubli, dont la mort est le gouffre !

AUX
SOLDATS CANADIENS

Car ton bras sait porter l'épée,
Il sait porter la croix
Ton Histoire est une épopée
Des plus brillants exploits.

Honneur à toi, soldat valeureux et sublime !

Sous le noble étendard des peuples qu'on opprime,

Tu sais porter l'épée, ô fils des vieux Gaulois,

Comme nos combattants glorieux d'autrefois !

Tu luttes, là-bas, sous l'égide de la France.

Dont l'Allemand maudit rêve la déchéance ;

Là, l'astre éblouissant des suprêmes combats

Eclaire ton chemin et tu ne trembles pas !...

Va !...songe que chez-nous, vaillantes, à l'église,

Vont prier Dieu pour toi, ta mère et la payse,

Qui, près du feu, le soir, "avancent ton tricot,"

Pendant qu'un petit frère, ému, t'adresse un mot.

Honneur à toi, soldat Canadien, dont l'audace
Jette un lustre immortel sur notre grande race !
Tu payes notre dette à la France d'hier.
Ta croix sera d'or pur au lieu d'être de fer !
Ah ! beaucoup sont tombés, sanglants, sous la mitraille,
De ces preux qui, sans peur, au sein d'une bataille,
Versèrent une larme, attendris, un matin,
Au souvenir troublant de leur foyer lointain !

Que la terre soit douce à celui qui sommeille
Loin du pays aimé ! Chaque goutte vermeille
De son sang généreux nous vaut un livre d'or,
Où l'Histoire dira pour quelle œuvre il est mort !

BAISER SUPREME

CHANSON GUERRIERE

Il était parti crânement,
Equipé de son fourniment,
Avec l'armée ;
Car, il avait pour se griser,
Le divin et chaste baiser
De son aimée.

* * *

Sous le drapeau victorieux,
Il vécut des jours glorieux,
Sonnant les charges !
On vit mourir bien des "clairons,"
Des régiments, des escadrons,
Les rangs plus larges !

Et, la lèvre glacée, un jour,
Emportant le baiser d'amour,
L'âme meurtrie,
Le "clairon" français dit : je meurs,
En embrassant nos trois-couleurs,
Oh ! ma patrie !

LA NOEL DU BATAILLON

Dédié aux soldats Canadiens-français sur la ligne de feu.

Un brave bataillon combattant en Belgique
L'envahisseur Prussien,—ce meurtrier cynique—
Etonnait, sous le feu, les soudards ennemis.
Jamais, dans les combats, ces preux n'avaient frémis !
C'étaient des Canadiens, superbes volontaires,
Qui, dans un but sacré, devenus militaires,
Versaient, pour le bon droit, le meilleur de leur sang.
On retrouvait en eux le mâle guerrier Franc !
Langemarck, Saint-Julien attestaient leurs faits d'armes,
Car, ces jours glorieux coûtèrent bien des larmes;
Combien dorment, hélas ! leur suprême repos
De ces beaux gars, partis l'air joyeux, sac au dos !

Mais ce soir, c'est NOEL ! Tous parlent des étrennes,
Des "bons vieux," du pays, des gentilles "marraines"
Dont ils gardent la lettre au fond du havre-sac.
Soudain, on a fait cercle autour du bivouac :
Dominant le fracas confus de la nuit noire,
La voix d'un officier entonne un chant de gloire,
La plus belle qui soit des saintes oraisons.
Et, mille voix alors, aux sombres horizons,
Clament : "MINUIT CHRETIENS !" dans un élan ma-
[gique,
Sous le ciel attentif de la fière Belgique !...
Puis, les derniers accents, imperceptible bruit,
Sous l'éclat du canon qui gronde dans la nuit,
S'en vont mourir, la-bas, aux confins de la plaine,
Où blasphème, dans l'ombre, une horde prussienne !

CONSEILS

A mes jeunes Compatriotes.

Enfant, rappelle-toi les vers que tu vas lire,
Avant que dans ton cœur ne pénètre l'orgueil,
Que tu n'ailles, un jour, t'abimer sur l'écueil
Comme l'ambitieux qui pourrait te séduire :

Pour toi, le jour se lève encor resplendissant ;
La vie est un beau livre aux attrayantes pages :
Tourne d'autres feuillets et vois d'autres images ;
Le doute mûrira ton cœur d'adolescent.

Alors, tu comprendras peut-être l'amertume
Que dissimule mal le rire du passant,
Ce pessimisme altier de l'être languissant
Que la souffrance étreint, désespère et consume !

Prends garde ! Dérobé sous un amas de fleurs,
Pauvre enfant, quelque jour, un immonde reptile,
N'ayant que son instinct perfide pour mobile,
Guette l'homme et l'atteint de ses germes rongeurs !

Va ! ne compte jamais sur le prix du mérite !
Tu le sauras trop tôt, et, peut-être demain,
Devant l'indifférence ou le morne dédain,
Oseras-tu flétrir le fourbe et l'hypocrite !

Regarde autour de toi si tu vois ce vieillard
Dont les prudents avis et la sage parole
Réconfortent le cœur qui doute, et se désole,
Et croit que pour l'espoir, il est déjà trop tard.

Marche ! et ne compte pas les heures. Si le sort
Est pour toi sans pitié sur le chemin trop rude,
Songe, enfant, que la vie est une servitude,
Et tu comprendras mieux le besoin de la mort.

Pense que ce sont là des peines passagères
Et que les ignorer c'est n'avoir pas vécu !
Et, pour le bien comprendre, en être convaincu,
Médite les tourments, et toutes les misères !

"PARVENUS!"

. . . .insecte vil et fier :
D'où te vient cet orgueil étrange ?
As-tu donc oublié qu'hier,
Reptile obscur encor, tu rampais
[dans la fange ?

LE BAILLY.

Ah ! je comprends pourquoi le sage Démocrite
S'amusait de ta verve, homme vain et bruyant,
Dont chaque mot sonore est un vil faux-fuyant.
Je ris de ton orgueil, ô superbe hypocrite !

* * *

Parfois, j'écoute un sot me vanter ton mérite :
Il sait te proclamer comme un chien aboyant
Qui doit, sous l'œil du maître au regard foudroyant !
Craintif, payer son os et défendre le gîte.

On juge les mortels, partout, au poids de l'or ;
Le plus riche, ici-bas, est toujours le plus fort,
Mais, tous devront finir dans la même poussière.

* * *

Calme gueux, le front haut, je poursuis mon chemin ;
Si Dieu créa mon âme ardente, libre et fière,
Je ne dois pas ramper devant un être humain !

"REVES D'OR"

Désirs ingénus des jeunes années,
Désirs incertains d'un songe attrayant,
Rayonnement pur que les destinées
Impriment au front, rêve décevant !...

* * *

Vision de paix qui leurre les hommes
Dès que la raison éveille en leurs cœurs
L'espoir, ô troublant destin, que tu nommes :
L'avenir ! si tôt, témoin de nos pleurs !

* * *

Jours des jeunes ans, perfides mensonges,
Pourquoi nous voiler l'horrible soupçon ?
Pourquoi ces désirs des cœurs que tu ronges,
Chimère ! est-ce une âpre et grande leçon ?

Est-ce l'avant goût d'une vie amère,
Une ombre à l'éclat de l'astre qui luit,
Ce bonheur d'un jour, ce calme éphémère,
Avant l'effroyable et profonde nuit ?

* * *

Est-ce le repos du ciel qui se venge
Des crimes constant de l'Humanité,
Cette vision, avant que la fange
Souille le mortel de perversité ?

* * *

C'est le premier thème appris à l'Ecole
De la vie, avant les sombres réels !
C'est l'illusion brève qui s'envole
Et fait place aux jours de combats cruels.

C'est l'impitoyable auquel nul n'échappe,
Gueux ou fortunés, tous, petits ou grands ;
L'arrêt sans appel, suprême, et qui frappe
Aussi bien les rois que les paysans !

* * *

C'est aussi l'effort qui forme une race
Et la fait grandir dans le cours des temps ;
C'est le but sacré ! la même cuirasse,
Dont sont revêtus tous les combattants ;

* * *

Comme en cet orage où l'énorme lame
Ecume et bondit du sein de la mer,
C'est la longue nuit d'un éternel drame,
Sinistre combat, sous un ciel amer !

MATERNELLE TRISTESSE

Vous pleurez, pauvre femme ! En l'âme maternelle,
La douleur doit laisser pourtant une étincelle
D'espoir, suprême et doux. Ce tourment est divin.
Vous perdez votre enfant, mais le ciel gagne un ange:
Consolez-vous. Songez à ce monde où la fange
Eût peut-être à jamais souillé le chérubin :
Je sais qu'à ce penser, votre cœur se ranime,
Et qu'il veut n'y pas croire, et qu'il lutte, et sublime,
Trouve son sacrifice, au doute affreux, plus doux.
La vie !. . . Une torture, un écueil, heures brèves
Où le cœur se déchire à poursuivre ses rêves !
Il est mort et sourit, mère, consolez-vous !

GRISERIE

"Au virtuose Casals."

Artiste de l'archet, virtuose magique,
Qui possède le don vraiment surnaturel
De nous initier à la douce musique
Des maîtres Rubinstein, Schumann, Elgar, Handel,

Un soir, pour apaiser mes chagrins de poète,
De tes accords divins j'ai voulu m'enivrer,
Et tu mis de la joie en mon âme inquiète,
Toi qui charmes les cœurs en les faisant pleurer ;

Car les sons qui vibraient de ton violoncelle,
Graves, mystérieux comme les flots plaintifs,
Semblaient la mélodie exquise et solennelle
Qui monte de la mer, la nuit, sur les récifs.

LA FOLIE

Une énigme profonde obscurcit leurs regards ;
L'un est fou de gaités vagues, exhubérantes,
L'autre, mélancolique, aux prunelles mourantes,
Muet comme le Sphinx, rêve, les yeux hagards.

* * *

Qui dira le martyr et les luttes extrêmes
De ces êtres en proie aux lourds déchirements,
De ceux-là qui, vaincus dans les combats suprêmes,
Succombent sous l'effort et vivront, mais déments ?

* * *

Et, vivent-ils, hélas ! tous les tourments du Dante,
Quand leurs yeux ont soudain des lueurs d'épouvante
Et traduisent les plus mystérieux effrois !

Ou, cet esprit divin, qui doit survivre aux choses,
Vient-il troubler un jour ceux qui meurent deux fois,
Avant de vivre enfin au doux pays des roses ?

L'EFFORT DU SOL

Rêveuse immensité de l'insondable nord,
Tes bois silencieux, pleins d'ombre et de broussaille,
Grâce aux fiers bûcherons qui te livrent bataille,
Demain, vont se couvrir de belles moissons d'or.

Avec fierté, voyant le fruit de son effort,
Le bon vieux défricheur, en redressant la taille,
Et, faisant de sa hache une dernière entaille,
S'écriera : viens, mon fils ! a ton tour, sois plus fort !

Et pour coloniser cette région neuve,
D'autres hommes de cœur sauront vaincre l'épreuve,
Prouver que notre sol a sa fécondité.

Alors, le canadien, pris d'une crainte amère,
Imposera silence a l'incrédulité,
Disputant son pays à a race étrangère.

CHANSON D'AMOUR

Ecoute mon aimée...oh ! la chanson divine !
Elle vient d'une barque, au loin, regarde, là !...
Un autre aveu d'amour monte vers l'au delà,
Sous l'aile du zéphir rasant l'eau cristalline.

* * *

L'astre aux lèvres de sang empourpre les collines
Comme en ce soir d'automne ou ton baiser scella
Le destin de nos cœurs, ah ! que cet aveu là
Fut divin ! mon âme n'était plus orpheline ;

* * *

Oui ! j'étais seul au monde, avec mon noir chagrin,
Le front lourd, sans espoir ; mais, que de jours sereins,
Tous deux, nous avons vus passer depuis cette heure !

Et je rêve à ce soir infiniment heureux

Où, sur un frêle esquif, comme ces amoureux,

Nous nous sommes jurés notre amour qui demeure !

LES PARIAS

Je ne vole ni n'assassine,

Je flâne ou tranquillement chemine,

Vivant d'une croûte, un vieux sou du passant.

Hélas ! j'étais né pour être puissant !

On me bannit, partout, sans trève,

Travailler, moi !. . . Je suis guère instruit !

Non jamais ! Horreur ! La vie est trop brève.

Voyez à quoi je suis réduit !

* * *

Je couche en quelque grenier, sur la paille,

On ne se gêne pas et l'on me raille ;

C'est notre sort à nous, chemineaux,

On dit partout : "Dieu ! quels fleaux !

C'est pas rose, allez ! de courir la ville,
Et de geler tout vif, la nuit.
Je suis gueux, c'est vrai, mais, pas difficile ;
Voyez à quoi je suis réduit !

* * *

C'est égal, bon Dieu ! j'ai du courage,
Et je supporte le dédain.
Parfois, dans le cœur, j'ai de la rage !
Ça se calme avec un morceau de pain.
Je ne suis pas méchant, ça m'agace
D'être comme un chien éconduit !
Personne, jamais, ne m'aime ou m'embrasse ;
Voyez à quoi je suis réduit !

* * *

Pour me réchauffer, après l'orage,
Je frappe chez les laboureurs,
Ma visite est pour eux un présage
De mort, de mauvais jours, de grands malheurs.

Quand, au grondement lointain du tonnerre,
J'arrive, on murmure : "encor lui !"
Pourquoi ces parias sur terre ?...
Voyez à quoi je suis réduit !

* * *

On ne me laisse pas mettre à table ;
Je fais crier d'effroi les petits,
Je ronge mon os à l'étable,
Juste ciel !...Sommes-nous maudits ?
Que faudrait-il donc que je fasse !
Pour un rien, en Justice, on me traduit,
Et de la prison on me menace ;
Voyez à quoi je suis réduit !

* * *

Brutes !...Quel siècle !...Ah ! gens sans entrailles,
Nous autres, gueux, on nous fait mourir !
Et, faut pas rêver de funérailles
Où, tout au moins, l'on vient s'attendrir...

On nous traîne vite en un cimetière,

Là, c'en est fini des chagrins trop lourds !

On n'est plus gênant, tranquille, en sa bière,

Et rassasié pour toujours ! [1]

1 Cette pièce de vers, quant au rythme, a été modelée sur une poésie de *Jean Richepin*.

L'INCONNU

Il va sur le chemin, et son âme incomprise
Ne garde qu'un espoir : le jugement du ciel ;
Le fourbe lui sourit de sa lèvre de miel,
Car la vanité craint celui qu'elle méprise.

* * *

La douleur, sans arrêt, le façonne et le brise,
Et, quand il a vidé cette coupe de fiel,
L'homme n'est plus l'obscur et résigné mortel ;
La mort, le désignant, un jour, l'immortalise !

* * *

La lumière enfin luit ! L'Auguste Créateur
Fait taire d'un regard le calomniateur,
Et veut qu'à l'artisan ses œuvres soient comptées;

Car, a ton tribunal, ô divin méconnu,

La Justice suprême a des lois enchantées

Pour celui qui sait vivre et mourir inconnu !

SOUVENIR DE NOEL

Un soir, je cheminais comme ces vagabonds
Qui marchent au hasard pour oublier leurs peines,
Quand un supplice égal à celui des géhennes
Donne à leurs yeux l'éclat qu'ont les astres profonds.

* * *

Croyant mon cœur meurtri d'implacables affronts,
Et, maudissant comme eux les chimères humaines,
Je songeais aux jours noirs, aux affreuses semaines,
Qui, dans le cours des ans, rident trop tôt nos fronts.

* * *

Croisant un carrefour, au pied d'un vieux mur sombre,
J'entrevis, masse informe, un être humain dans l'ombre,
Cul-de-jatte chargé du frimas des autans.

Par ce soir de Noël, aux portes des églises,

Il mendiait son pain, à soixante-dix ans :

Et l'on pleure, "à vingt ans, " des peines incomprises !

SALUT AUX HEROS!

Aux ordres du Kaiser, une horde Teutonne,
Un matin, défia l'univers stupéfait !
Ce fut Liège, Reims, Louvain, sombre méfait,
Dont l'ignoble Empereur a souillé sa couronne.

* * *

Mais la France était prête et ses fières colonnes
Formaient un mur d'acier ! Le Boche fut défait.
Il a payé bien cher le prix de son forfait,
Sur la Marne, en Champagne et dans les bois d'Argonne !

* * *

Le sac de ton pays fut atroce, inhumain,
O Belge glorieux ! mais tes fils, surhumains,
Connaîtront, tôt ou tard, l'heure de la vengeance !

Gloire aux fiers alliés Russes, Belges, Anglais !

Gloire aux vaillants piou-pious fauchés par les boulets

Pour l'**Alsace-Lorraine** et l'honneur de la **France** !

DEUXIEME PARTIE

"PAGES D'HUMOUR"

Rien n'est beau que le vrai, le vrai, seul, est aimable ;
N'empêche que, parfois, blaguer est agréable.

MON AMI CHARLOT

On l'appelait Charlot. Je n'ai pu déccuvrir encore le nom de sa famille. Peintre de son métier, il barbouillait des toiles qu'il vendait à bon marché, n'importe où et à n'importe qui. Il aurait peut-être eu du talent s'il s'en était donné la peine, mais il m'a toujours dit qu'il n'avait pas le temps. Il n'avait, d'ailleurs, que le souci de gagner assez d'argent pour vivre avec confort, se vêtir élégamment et se tenir à distance des avocats et des huissiers ; car cette mentalité ne lui était venue qu'après d'inénarrables embarras, d'où il était sorti mûri à l'école de l'expérience, et cuirassé pour les combats à venir. Charlot ne rêvait plus de gloire. Il ne craignait rien tant que d'avoir l'air bohême, mangeait comme quatre, avait son habit de gala, ses escarpins, voire même son haut de forme, et bien malin eût été celui qui se fut avisé de fixer le chiffre approximatif des moyens financiers de mon exellent copain.

Il avait peint,—et c'était d'un naturel exquis,—"Dada", Sapho, Nestor, Bismarck, (pas l'homme de

fer bien connu en Allemagne), mais un superbe spécimen de "bouledogue", vainqueur de plusieurs luttes à jamais mémorables dans les annales du quartier. Il avait le chic de peindre les chiens, ce Charlot ! Et, comme si la gent canine eut proclamé en lui un admirateur fervent et sincère, il ne pouvait plus mettre les pieds au dehors sans que, "subito", tous les chiens du voisinage s'élancent sur ses talons et lui fassent une escorte d'honneur. Durant une année, il ne peignit que de ces animaux. Hélas ! le pauvre Charlot fit une bêtise : il changea de quartier, et, inconcevable horreur d'un siècle mensonger, il se trouva que, dans la localité où il transporta ses penates, on ne voyait pas le moindre tou-tou, le moins encombrant petit caniche. Charlot eut plus tard l'explication de ce mystère : on se détestait entre voisins et quand arrivait l'officier municipal, enquêteur chargé de recenser les propriétaires de chiens, afin de percevoir la taxe de deux dollars sur l'epèce en litige, chacun s'était toujours complu, jusque-là a déclarer avec aplomb : chez le voisin, il y a un "fox" ou un "bull" ou un "épagneul" alors, on avait, d'un commun accord, supprimé la race par trop onéreuse et adopté les pauvres chats errants, moins coûteux, et tout autant récréatifs. Charlot eut beaucoup à souffrir de leurs sérénades nocturnes et sup-

plia son ami, l'échevin Ladouceur, de proposer au Conseil une taxe spéciale de cinq dollars sur les chats. Pourquoi, s'écriait-il, exempte-t-on de l'impôt ces chevaliers de maraude, qui vivent de rapine et abrègent nos jours et nos nuits par leurs gémissements monstrueux sur les toits. Qu'on les "impose", tout au moins !

Mais Charlot n'était pas homme à se décourager pour si peu, et, voici en quelques mots ce qui lui arriva: Un matin de mai, tout imprégné de senteurs grisantes, alors que la nature, éternelle Joconde, nous charme d'un sourire mystérieux et séducteur, Sam Liang, buandier de la rue du Soleil, vint déposer chez mon ami Charlot un panier de linge, propre, presque aussi blanc que la conscience d'un honnête député. Sam aimait les coloris éclatants, ô contraste des choses d'ici-bas, et tout en admirant un coucher de soleil de notre excellent rapin, il fut pris d'un désir fou, en même temps que d'une pensée lumineuse et bien céleste; sous l'empire de ce sentiment divin, il décida de confier à Charlot le soin de lui faire son portrait. Charlot vit dans l'affaire une merveilleuse industrie. Le quartier ne comptait pas moins de cinquante Chinois. Sam était très populaire parmi ses concitoyens ; il donnait le ton et, partant de ce principe, il y avait lieu de supposer que tous tiendraient à

l'imiter. A vingt-cinq dollars le tableau—ce fut le prix convenu avec Liang—cela rapporterait une jolie somme!...

Une semaine plus tard, Sam vint chercher sont portrait. Il en fut ravi, paya sur l'heure, et l'emporta dans son établissement avec des précautions infinies, tout comme s'il eût tenu dans ses mains fiévreuses une relique de Confucius !

Charlot se lança dans un tourbillon de chinoiseries fantastiques ! Il eût même, un moment, l'idée d'apprendre le Chinois. Les clients lui arrivaient de tous les coins. Il augmenta le prix de ses tableaux. A quarante dollars, c'était encore trop peu. Diable ! lui dis-je un jour : peux-tu m'expliquer comment tu peins si vite un aussi grand nombre de ces étranges amateurs ? C'est très simple, me répondit-il d'un ton à la fois sarcastique et heureux : j'en suis à mon trentième et je peins toujours le même, Sam Liang ! ne sais-tu pas, comme moi, que tous les Chinois se ressemblent. Décidément, j'étais emballé ! Je l'enviais ce Charlot ! Quelles ressources ! Pour une fois, me dis-je, voilà un peintre qui n'est pas prêt de mourir de faim ; il trouvera toujours quelque chose à peindre.

UN MARIAGE MODERNE

Le dimanche, à la veillée, chez madame Sansfaçon. On cause mariage. Tour à tour, Mme Sansfaçon, sa fille et monsieur Oscar, soupirant pour la belle Jeannette, donnent *leurs opinions*.

—Madame Sansfaçon : Ah ! le mariage ! Ça n'est pas une petite affaire par le temps qui court. Tout coûte si cher !

—Monsieur Oscar : Chère madame, s'il fallait toujours dire cela, personne ne se marierait !

—Madame Sansfaçon : C'est vrai...

—Monsieur Oscar : Quand on sait ménager un peu et que la femme a de la bonne volonté...

—Jeannette : Mais oui ! M. Oscar a raison. L'économie arrange tout !

—Madame Sansfaçon : Je ne veux pas renchérir sur les qualités de Jeannette, mais en ce qui touche à l'économie, c'est une perle, allez ! L'homme qui l'aura pourra se vanter d'avoir trouvé une fière femme !

—Jeannette, confuse : Oh ! maman !...

—Monsieur Oscar : Tenez madame, moi qui vous parle, j'ai fait de folles dépenses : j'achetais tout ce qui me tentait, semant mon argent avec une prodigalité ridicule (oui, c'est bien le mot), je ne dissimule rien. Ce que j'en ai dépensé d'argent avec les amis ! C'est inénarrable ! Mais, tout passe, tout lasse, tout casse. Je suis blasé de ces folies. Je fais de petites épargnes, et si, comme je le suppose, je dois bientôt me marier, j'aurai quelque chose devant moi ! N'est-ce pas là ce que tout jeune homme devrait faire ! (M. Oscar essoufflé par cette tirade soupire en regardant Jeannette et tousse bruyamment).

—Madame Sansfaçon : Ça, c'est une conduite au moins! Rien ne me fait plaisir comme d'entendre un jeune homme tenir un tel langage.

—Jeannette : L'économie, mais ce n'est pas si difficile qu'on veut le laisser croire. C'est comme le reste. Ça devient une habitude.

—Monsieur Oscar (à part): Pour une habitude, c'en est une bonne ; je voudrais bien l'avoir !

Madame Sansfaçon : Puis, une chose qu'il ne faut pas oublier, c'est le crédit ! Ah ! le crédit ! C'est la plaie qui ronge, en ce siècle, toutes les classes de la société !

—Monsieur Oscar : Ah ! le crédit, il ne faut pas m'en parler ! Je tiens cette qualité de mon père. Acheter à crédit signifiait pour lui le commencement de la ruine!

—Jeannette : Il avait bien raison !. . .

—Madame Sansfaçon : Maintenant, il ne faut pas non plus songer, à se marier si l'on a des dettes. C'est un point important.

Monsieur Oscar : Pardon, chère madame, je crois vous avoir dit que le crédit m'était inconnu. Alors, en autant que je puis être concerné, les dettes sont bannies de ma règle de conduite !

—Madame Sansfaçon : Croyez, cher monsieur, que j'en suis absolument persuadée.

—Jeannette, jetant un coup d'œil malin du côté de sa mère : Monsieur Oscar est certes un homme de jugement ; ce n'est pas moi qui le soupçonnerais de pareilles inepties.

—Monsieur Oscar—s'enhardissant, ébauche son plus beau sourire et, fixant dans un regard magnétique la jolie petite blonde qu'est Jeannette : Ah ! mademoiselle : si vous saviez comme je suis flatté de cette marque de confiance.

—Jeannette, tendrement : Vous me voyez très heureuse d'avoir pu vous être agréable, monsieur.

—Monsieur Oscar—délirant—(à part) : Elle est charmante et d'une candeur, d'une crédulité !

—Madame Sansfaçon : Voyez-vous, il faut tant de choses pour entrer en ménage. Et les loyers sont si élevés. C'est une horreur ! Nous payons ici dix-huit piastres par mois. Eh bien, mon mari a été notifié que s'il gardait le logement, il aurait à payer, à l'avenir, vingt piastres ! Et tous les ans cela augmente !

—Monsieur Oscar : Oui ! c'est vrai, mais un homme de bonne conduite, sobre, sachant se contenter des joies de la famille, donne à son propriétaire justement ce que d'autres distraient follement au jeu de cartes, au théâtre, ou ailleurs !

—Madame Sansfaçon : Je veux bien vous croire, cher monsieur, mais c'est si trompeur ! En ai-je bâti des châ-

teaux en Espagne quand j'étais courtisé, par Jules, mon mari. Nous avions fait de si beaux rêves !

—Jeannette—ennuyée—à sa mère d'un ton significatif : Oui, maman ! mais dites ce que vous voudrez, quand on sait s'accommoder du nécessaire, l'entente règne toujours dans les ménages !

—Madame Sansfaçon—piquée au vif : Je te le souhaite bien ma fille ! Elles sont si rares les femmes qui n'ont pas leur brin de coquetterie !...

—Jeannette—suppliante : Monsieur Oscar va nous faire le plaisir de nous chanter quelque chose ?...

Elle se dirige vers le piano.

Monsieur Oscar : Vraiment, j'hésite à me rendre à cette aimable invitation. J'ai un rhume !...il tousse avec affectation.

—Madame Sansfaçon : Monsieur Oscar ! n'allez pas nous refuser une toute petite romance ! Vous les chantez si bien !...

—Monsieur Oscar, se rend au piano et attaque avec chaleur le premier couplet de : "Simple aveu".

—Madame Sansfaçon attendrie—à part : C'est un

beau garçon et il a du tempérament ! Je crois qu'il aime Jeannette !...Si cela pouvait durer ! Ce n'est pas un mauvais parti. Sept cents piastres par année de salaire et de la perspective ! On peut commencer avec ce chiffre !...

DEUX ANS APRES

Chez M. Oscar Bru'ant, rue St-Denis ; dans une coquette salle à dîner, Monsieur et Madame Brulant, née Jeannette Sansfaçon, causent avec animation:

—Madame Brulant, (railleuse).

—Ah ! oui ! Je les connais tes affaires maintenant ! Parle m'en de tes affaires ! Je te dis qu'il me aut ce chapeau pour la soirée de Madame Z. Il me le faut ! Entends-tu ?...

—Monsieur Brulant : Voyons louloutte ! Calme-toi ! Je ferai mon possible ! Nous avons tant à payer !

—Madame Brulant : Tant à payer ! *"Club man"* va !..

—Zéphirine, la bonne, entrant effarouchée : On a sonné madame !

—Monsieur Brulant. Au fait! c'est aujourd'hui lundi. —à sa femme—Ce doit être le collecteur de chez T.—

à la bonne—N'ouvrez-pas, et s'il persiste à sonner, dites que nous sommes absents.

—La bonne se retire. Monsieur et Madame, avec non moins d'entrain, continuent la discussion interrompue.

LA TERREUR DES CHANTIERS

(Conte du vieux temps.)

Ils étaient vingt-cinq braves gars de chantier, assis autour du campement, attendant que le repas du soir fut terminé.

Les fèves au lard mijotaient allègrement dans un immense chaudron, posé sur un feu de branches sèches, et Titoine Lapierre, le cuisinier, brassait la marmite à toute éreinte, éclaboussant de sauce bouillante ceux qui, attirés par l'odeur alléchante du fricot, venaient le flairer de trop près.

Ça achève ti, demandaient les uns ?...On a une faim d'enragés, criaient les autres! Tu les as assez brassées Titoine !...

Mais Titoine, impassible, enfonçait sa "micouenne" dans le chaudron, en homme qui connaît son affaire ! C'est que jamais il n'avait manqué un ragoût et sa

réputation de cuisinier de chantier était à l'abri de tout reproche ! Il avait le secret des gibelottes du pays et passait pour un cordon-bleu expert !

Ben v'là! s'écria "Batisse Ladouceur" : si tu nous fais attendre comme ça, tu vas toujours ben nous conter quéquechose mon vieux ! Ça sera plus désennuyant !...

C'est ça ! Une histoire de loup garou appuya la bande ! On sait que t'en connais "en masse !"

C'était là une des autres qualités de Titoine Lapierre. Il était conteur ou marmiton, suivant les circonstances, et ses deux états lui procuraient une popularité marquée.

Titoine était toujours très flatté lorsqu'on faisait appel à son talent de conteur ! Il toussa bruyamment, échappe sa "micouenne" dans la marmite d'où sortaient des vapeurs grisantes, et commença une histoire de loup-garou à faire dresser les cheveux sur la tête des plus braves !...

Sacatabi ! Sacataba ! Y faut que tout l'monde écoute ben ça !...

C'ést mon grand-père "Equenne" Lapierre qui me racontait ça de son vivant. Il l'a vu des ses propres yeux.

Ça fait que c'est pareil comme en Cour, toute la vérité et rien que la vérité ! *Veritas tatem*, comme dit m'sieu l'curé.

Toujours est-ti que c'te fois-là y faisaient les sucres à Lavaltrie. Mon grand-père travaillait pour un nommé Lafleur, avec une dizaine d'autres, tous des gas d'en bas d'Québec.

—Vous savez, y en avait des "tough" parmi, mais c'était des bons créquens, pas des "coureux" d'loups-garous.

Toujours est-ti qu'un bon matin, y arrive un homme au "chanquier" pour s'engager. C'était pas de ce qui paraissait être un paien, mais il avait pas une figure fiable !

"Ousque" vous avez travaillé avant que lui demanda le "boss" ?...

Ben ! depuis deux ans, j'travaillais dans le nord, aux scieries, avec des Américains.

Hum ! Les Américains c'est pas mal en l'air ça, mon ami ! Et c'est pas fort sur la religion. Vous êtes un bon catholique toujours ?...

Y a pas de soin répondit l'homme, j'fais ma prière tous les jours.

Eh ben ! ôte ton "capot" mon vieux, et pi envoye fort ! Y a de l'ouvrage tant que t'es capable d'en faire !

Comment que tu t'appelles lui demanda aussi le "boss" ?

Francis Chouinard, "musieur", qui répondit. Pi, le v'là qui s'met à travailler comme les autres. Ça, c'était le samedi, remarquez ben.

Le lendemain, les hommes du "chanquier" s'en vont à la messe au village et lui, y dit au "boss" qu'il avait affaire à Montréal et qui pourrait pas y aller !...Et on l'a vu qui gagnait le petit bois des "Lajeunesse". Y commençait à y avoir des mystères là-dedans ! La journée se passe et, le soir arrivé, tout l'monde était rendu au chanquier" mais pas de Françis Chouinard !...A deux heures du matin, on l'avait pas encore vu rentrer ! V'là l'boss en bonguenne !

Y se promettait ben de lui conter ça à son retour, parce qu'il aimait pas les "rôdeux de nuitte" celui-là, et y disait, pour ses raisons, que quand on sort la "nuitte," on n'a pas la conscience nette !...

Tous les gas du "chanquier" ronflaient comme des moines, excepté Chrysostôme Montbriand, le boss, qui se

demandait ce que Françis Chouinard pouvait ben être allé faire dans le bois des Lajeunesse, qu'on supposait, dans les alentours, être hanté par l'esprit malin.

Des histoires terribles parcouraient le pays sur le compte de ce petit bois où personne n'osait s'aventurer.

Chrysostome jonglait à tout ça, quand tout d'un coup, mes amis, un rugissement effrayant réveille tout le "chanquier".

J'vous dis ben franchement, c'était comme qui dirait le cri d'un lion ! Gageons que c'est un loup-garou, s'écria la bande !

Y'en a peut-être ben parmi vous autres qui ont déjà entendu hurler un lion, et ceux-là, y savent si c'est épeurant.

V'là tout le monde dehors. Imaginez-vous ce qui venait d'arriver :

Francis Chouinard était pris à "brasse-corps" avec une bête noire de la taille d'un éléphant, qui vous avait du poil d'un pied de long, raide comme du crin.

Francis essayait de tâter le flanc de la bête avec son couteau de chasse, mais ça glissait sur sa peau comme rien....

Y avait pu à douter que Françis venait de courir le loup-garou. Y tremblait comme une feuille, et le mauvais esprit vous le regardait avec des yeux de feu.

C'était de valeur encore, ce pauvre homme, de le laisser emporter par le diable, et ses compagnons du "chanquier" commencèrent à jeter de l'eau bénite et à dire des prières.

Pas deux minutes après, c'était un autre hurlement, et "vlang" ! l'esprit malin saute par-dessus la cabane, qui avait ben trente pieds de haut, et le v'là parti dans le bois des "Lajeunesse", arrachant les arbres rien que d'un coup de queue !...

Ah ! sainte mère ! On était presque morts de frayeur, me disait mon grand-père, quand y me racontait ça !

Toujours est-ti que Francis Chouinard a été ben malade pendant trois mois de la peur qu'il avait eue, et pi il a commencé à faire pénitence.

C'était un bon fond d'homme encore. Y est devenu, après ca, un des plus "farvents créquens" du "chanquier" Montbriand !...

Et Titoine Lapierre redevint marmiton, car son conte était fini....

Quelques coups de "micouenne" dans l'échaudron, une poignée de poivre, une autre de sel, puis, il s'écria, suivant la coutume :

"Ceusses qui en veulent, y sont cuites à c'theure, mes enfants ! Titoine ne prêchait jamais dans le désert. Vingt écuelles furent remplies en trois tours de bras, et quelques minutes plus tard, on aurait pu voir sous les grands arbres de la forêt, meurtrie par la hache de ces fiers bûcherons, des hommes heureux et grands dans leur traditionnelle naïveté, reprenant des forces après une rude journée de travail, pour en recommencer une autre le lendemain.

Saluons en ces types du pays, "ces gas de chanquier" comme on les a toujours appelés, et comme on les nomme encore, la source première de notre prospérité !

Par eux, les grands bois où vivaient les fauves ont été ouverts à la civilisation, et, aujourd'hui, le Canadien, fier de sa race et de son avancement, ne peut oublier, s'il jette un regard en arrière, de payer un juste tribut d'hommage à ces pionniers d'antan, qui furent et resteront des héros.

Et quel grand héroisme que celui du défricheur !...

Un Diner Chez le Député Biscognac

(Monologue.)

Le vaillant député Biscognac, un lutteur acharné, du moins, quand son parti en prend bien soin—s'étant tout simplement conduit comme un héros à la dernière session de la législature de sa province, a décidé de convoquer à un grand diner, au lendemain de cette épopée parlementaire, quelques collègues qu'il croit être ses plus chauds partisans. Je dois vous dire, entre parenthèse, que Biscognac a des ambitions terribles, de ces ambitions qui tuent ! Biscognac rêve de devenir ministre, avec un portefeuille rebondi, un de ces portefeuilles à double fond, où l'on peut fourrer tout ce que l'on veut, sans que jamais ça se vide. Vous voyez d'ici où ça peut mener un homme comme Biscognac, emporté, rageur, un homme qui n'hésite pas à se mettre dans le pétrin pour une question microscopique, pourvu que ça lui fournisse l'occasion de parler plus fort que tout le monde. En un mot, ce cher député adore les tempêtes dans des verres d'eau. Ça n'est pas du tout dangereux, et après, quand le calme s'est rétabli, on entend chuchotter par-

tout, dans les couloirs du Parlement, dans la rue, au théâtre, dans les magasins de chassures : hein ! Biscognac en a fait une sortie ! L'opposition en a eu pour son compte ! Est-il épatant avec ses gestes menaçants et ses phrases, comme celle-ci, par exemple : messieurs de l'opposition rangés, à gauche, votre politique est une politique néfaste, une politique de brigands, de vampires, de corsaires ; votre cynisme n'a d'égal que votre loquacité perverse, et vos arguments ressemblent à des fleurs fanées que l'on arroserait d'eau de floride !. . . Regardez, regardez derrière vous les ruines encore fumantes que votre système de gouvernement sépulcral a entassées! Regardez, regardez !. . . Non ! vous ne regardez pas ! Vous avez peur ! cyniques !. . .

Donc, Biscognac réunit ses amis en un grand diner, un diner monstre, où il va leur tirer les vers du nez et savoir si réellement, il est ministrable.

Des autos sont allés quérir les convives, car Biscognac, bien entendu, paye les frais de la noce et ne voudrait pour rien au monde que l'on fasse la moindre dépense pour assister à ces agapes fraternelles. Bon ! Tout le monde est arrivé.

—Bonsoir mon célèbre député !. . .Bonsoir ! bonsoir!...

—Tiens ! Tiens ! Nous voici réunis chez le plus brillant réprésentant de la province de Québec, l'excellent, l'épatant Biscognac. Et comment va la santé, mon trésor de politicien ?

—Excellente, excellente, mon dévoué Chantefort. J'ai contracté un léger rhume lors de la "prononciation" de mon dernier discours, mais ça va mieux, beaucoup mieux. Hummm ! Hum ! Hum !. . .

—Justement, c'est dans ce mémorable discours que tu faisais allusion à la prohibition ?

—Précisément ! répond Biscognac.

Quelques autres convives entrent avec grand tapage et Biscognac en a tout son raide à presser des mains, à répondre à toutes les chaleures paroles dont on l'accable. Bonsoir, mes amis, bonsoir ! bonsoir ! Merci ! C'est le plus beau jour de ma vie !—à part—excepté le jour où je serai ministre.

—On se met à table. Bien entendu, c'est un dîner d'où les dames sont exclues. Vous savez, les femmes, ça parle beaucoup, et, dans les circonstances, il faut que rien ne transpire, sauf toutefois le citoyen Biscognac, qui sue déjà à grosses gouttes.

—Avant les santés, ça va de soi, tous ces braves députés, mus comme par un ressort, se lèvent à l'unanimité, et réclament un petit discours de l'aspirant, qui, d'ailleurs, ne se fait pas prier le moins du monde et, légèrement ému, commence ou plutôt finit par commencer avec ses mots qui frappent en plein cœur tous les assistants qui n'auraient jamais cru...vraiment que...

"Mesdames, messieurs, excusez, messieurs tout court. —J'oubliais, il n'y a pas de dames—Messieurs, je suis ému, plus qu'ému, je me sens tout chose. j'ai pensé de vous inviter pour...pour...

Pourquoi ? fait à part Passe-Partout, qui, lui, est assuré de sa nomination. Est-ce que cet animal ?... non ! ce n'est pas serieux !

J'ai pensé de vous inviter, continue Biscognac pour... pour...Hummm ! Hum ! Hum ! pour solliciter votre appui généreux, qui ne me fait jamais défaut, pour arriver à combler dignement la vacance que va créer dans le cabinet la mort prochaine de cet excellent ami : L'honorable Césaire Ernest Tranchemontagne, ministre des Affaires Etrangères. Oui ! j'ai pensé que vous aimeriez discuter avec moi cette question vitale qui vous intéresse tous, (a part) et moi en parculier. Hum ! Les services

que j'ai rendus à mon parti sont inappréciables, vous le savez, messieurs ! Depuis six années que je suis député de la vaillante division de Saint Candide, on n'a jamais vu mon siège vide une fois, une unique fois. N'est-ce pas le cas.

—En effet !—rugit l'assemblée. C'est vrai !

Vous êtes convaincus de mon mérite ! Ah ! Je le savais, vaillants amis ! Je vois que je suis compter sur vous et que votre influence ne peut faire autrement que de me faire octroyer enfin le prix de mes labeurs, de mes veilles, de mes discours, de mon temps, de mon argent, de ma vie gaspillée, de mes espoirs déçus, de mes sacrifices inhumains, de mon...de mes...Oui ! Vous me comprenez ! D'ailleurs, mille fois vous m'avez entendu tonner en chambre : Messieurs de l'opposition, rangés à gauche, votre politique est une politique néfaste, une politique de brigands, de vampires, de corsaires ; votre cynisme n'a d'égal que votre loquacité perverse, et vos arguments ressemblent à des fleurs fanées que l'on arroserait d'eau de floride !...Regardez, regardez derrière vous les ruines encore fumantes que votre système de gouvernement sépulcral a entassées. Regardez !

regardez !...Non ! vous ne regardez pas. Vous avez peur.

Des phrases comme celles-ci, messieurs, ne traduisent-elles pas mieux que tous les plus beaux discours l'ardeur de mon âme quand elle s'éprend d'un principe sacré, quand elle s'élance dans la fournaise du devoir et du patriotisme ! Je n'en dirai pas davantage, messieurs, vous m'avez compris. Merci !

(Applaudissements bruyants.)

—Et Biscognac retomba sur son siège, anéanti, avalant une coupe de champagne pour se remettre des émotions piquantes que venait de lui causer son magistral discours. On discutait tout bas le pour et le contre, le contre surtout.—On riait comme des bossus d'un côté, pendant que l'autre, à demi assommé, commençait à somnoler. Même le futur Honorable Charlemagne Passe-Partout ronflait. Il ronflait comme un cylindre, infamie !

Ce que voyant, Biscognac, avala une seconde coupe de champagne et s'endormit profondément, balbutiant dans son cauchemar : Regardez ! regardez ! Ah ! Vous ne me regardez pas ! Vous avez peur ! cyniques !...

fleurs fanées !...sépulcral.....sépulcral !...Et ce fut tout.

Les convives s'éveillèrent un à un de l'espèce de léthargie qui venait de les saisir, et la salle se vida comme par enchantement. Les députés Ramasse-Tout, Pique-Assiette et même le futur Honorable Charlemagne Passe-Partout, horreur ! ayant fourré quelques bouteilles de "Mumm" et de "Veuve Cliquot" dans leurs poches, détalèrent sur la plante des pieds, pour ne pas éveiller l'excellent, l'inoubliable Biscognac et montèrent, chacun à leur façon, dans les autos qui les attendaient à la sortie et qu'ils eurent toutes les peines du monde à localiser, tant cette suave réunion leur avait jeté de poudre aux yeux.

LE MEUNIER ENDIABLÉ

(Conte du vieux temps.)

Il est un panorama peut-être unique en ce pays, et que le touriste, ce chercheur de rochers abrupts ou de monts aux cimes géantes, ne se lassera jamais d'admirer tant il comporte de grandeur ! Ce coin de nature est imposant, non seulement par la beauté de ses sites enchanteurs, mais aussi par l'épopée sublime qui s'y rattache !... Un canadien peut-il ne pas deviner que je veux lui parler de Québec ? Oui ! De Québec, la fière cité historique, qui, juchée majestueusement sur son rocher, semble braver les orages et le temps, comme les antiques châteaux bretons bravent la mer déchaînant ses flots sur leurs murailles inébranlables.

Avez-vous vu Québec, lorsque sortant des brumes de la nuit, la ville se dessine peu à peu sous les teintes fauves de l'aurore ?

Si vous avez comtemplé ce spectacle idéal, vous devez être fier de la précieuse relique que nos ancêtres nous ont léguée, en nous laissant Québec, jalon béni de l'histoire canadienne-française.

Et si, du promontoir, vous dirigez vos regards sur la rive sœur, vous apercevez Lévis, cité si coquette, que Québec peut vous sembler farouche, avec ses murs noircis et sa haute citadelle !...

C'est un contraste qui ne manque pas de charme et l'observateur le moins subtil en saisit le cachet.

Aussi, le père François, poète à ses heures, comme le furent après lui, Lazé Lecière et Toutit Jean-Louis de Lotbinière, ne dédaignait pas, lui non plus, les muses, et s'évertuait ce soir-là à vanter les beautés de Québec et de Lévis, au risque de susciter un peu de mécontentement parmi les habitués du rendez-vous de la blague à tabac et des histoires effrayantes.

Alors, Pitou Lafleur, qui avait fort regretté de n'être pas venu à la veillée de contes précédente, s'écria de sa petite voix flûtée comme un mirliton :

"Aie ! père François !...On dit que vous êtes pas battu pour "friser" une petite histoire émotionnante. Hein, Vous savez ben ! quéquechose de pas trop long, pour pas vous "fatiquer" !

Hum ! observa François, se pinçant fortement le nez, vous savez, j'suis pas un "écriveux".... Vous

allez me donner l'temps d'jongler ça un brin et j'cré ben que j'pourrai vous conter du nouveau.

On fit silence. . . .François jongla bien un bon quart d'heure, et, rassuré sur sa mémoire, raconta la "rodeuse" affaire de la Pointe Lévis, promise quelque temps auparavant.

"Moé, j'suis québecquois, comme vous savez. Dans l'temps, j'étais un ben p'tit gas ; c'est pour ça que j'ai un peu oublié tout ça. Toujours est-ti qu'un soir, à Québec, v'là tout l'monde qui s'mettent à se répéter des affaires "effarouchantes" sur le compte du moulin à Norbert Delorme, qu'était bâti à la pointe Lévis.

C'est que c'était des cancans pas mal "tough". Y en avait qui juraient sur n'importe quelle chose sanctifiée que les fi-follets habitaient le vieux moulin à Norbert.

A c'qui paraît, l'soir, on voyait sur les rivages de Lévis, près du moulin, des "gang" de fi-follets qui rôdaient là des "nuittes" de temps. Y faut vous dire que le p'tit Norbert était pas mal suspecté par tout le monde. Ça faisait pas une "sacré miette de religion et y criait à tout bout d'champ qu'il avait toutes les divinités dans ses "bottes."

C'est pas des choses à dire quand on s'prétend un "créquen" et qu'on a été baptisé, tout ça, hein !...

Pi, remarquez ben qu'y travaillait l'dimanche comme la semaine. C'est "pu" un "fun !" Hein ?...

Ça faisait déjà plusieurs jours que ces bruits là couraient dans les "environnages" et pi ça commençait à être inquiétant !

Alors, le curé s'est décidé d'envoyer son bedeau, un soir, pour voir c'qui s'passerait au moulin. C'était un dimanche, remarquez ben.

Chrysologue Champoux, l'bedeau de St-Roch, était un p'tit homme ben "smart" et qu'avait pas fret aux yeux pas une "sacré miette" y faut vous dire ça !

Chrysologue traversa à Lévis dans son grand chaland, et y s'embusqua derrière le moulin à Norbert. Tout d'abord, y se passa rien de ben épeurant. On entendait rien que les beuglements de "la caille", la vache à Norbert, qui avait une façon de beugler pas mal drôle.

Vers les minuit, mes vieux, Ah ! tord-brûle ! ça commence à tonner, et pi la pluie tombait "effrayantement". Avec ça, y venait des éclairs qui faisaient

croire que Québec était en feu !. . . J'vous dis que ça, mes vieux !. . . C'était une "rôdeuse" d'orage !. . .

Mais je vous ai dit que Chrysologue avait pas fret aux yeux et y sabrita derrière une "pile de madriers" en attendant que c'te "gueuse" de tempête fut rassasiée.

Y était minuit. Les cloches sonnaient au loin et tout était ben tranquille, quand tout d'un coup, un vacarme "tirrible" se fait entendre dans le moulin, et, au milieu des éclairs, trois personnages mystérieux sortent de la maison. Norbert marchait devant avec un fanal rouge.

Alors, Chrysologue se dit en lui-même : Sur ces trois "individus" y doit au moins y en avoir un qui est pas de ce monde icitte !. . . Si Monsieur le curé était avec moi, y me dirait lequel et je l'aspergerais.

A ce moment-là, les trois hommes, ou les trois esprits malins, passèrent près de Chrysologue, et y en a un des trois qui dit :

Par Belzébuth ! Ne trouvez-vous pas que ça sent l'eau bénite "compagnons" ? Vous avez raison, capitaine, que les autres lui répondirent !

M'est avis, ajouta Norbert Delorme, que vos "sei-

gneuries" feraient aussi ben de piquer une tête dans les régions infernales, parce que, en allant plus loin, on passera devant un "calvaire" que les marguilliers de la paroisse ont fait ériger le mois passé.

Brrrrr !...firent les trois "satans". On marche sur des "prières" par Cerbère ! enfonçons ! Adieu mon ami, et surtout, travaillez de concert avec Patrick Morran, notre ministre presbytérien, pour nous gagner des fidèles !

Oui, répondit Norbert. Mais souvenez-vous, seigneurs, que demain il me faut les $5,000 demandées !

Tu les trouveras dans ta grange, dans le coffre "jaune" dit le Capitaine.

Et ils disparurent.

Norbert reprit le chemin du moulin et l'orage recommença avec une force "tirrible"...

Chrysologue, le bedeau d'St-Roch, en savait assez long. Il était dégouttant de pluie et pris de peur. Comme y passait justement une charrette, y se jeta dedans et s'en alla coucher chez l'habitant le plus proche.

Un coup de tonnerre plus effrayant que les autres retentit et comme Norbert Delorme, le meunier "en-

diablé" approchait du moulin, il vit sa maison et ses terres ravagées par la foudre !

"Farine du diable retourne en son !". Le meunier de la Pointe Lévis venait d'en faire l'expérience. Le pauv' gas mourut de chagrin six mois après ! Dieu ait pitié de son âme !...

Chacun fit un grand signe de croix et le père François, sortant sa tabatière, fit la ronde. Puis, le vieux conteur, ranimant le feu de bûches de merisier prêt à s'éteindre, dit à ses invités :

Eh ben ! mes amis, à la prochaine.

NOS BONS SNOBS

C'est une classe de gens à part. Ils sont dignes d'être esquissés par une meilleure plume que la mienne, mais je veux vous en parler tout de même.

Ce sont généralement des élégants aux gestes larges. Ils attirent sur eux l'attention, quand même on n'aurait guère le temps de les écouter. Tant qu'ils n'ont pas parlé, vous pouvez, à votre guise, croire qu'ils sont ministres, diplomates, juges, mais souvent un mot, un mot seul—le traître—les trahit... Quelle infortune pour cette phalange innombrable d'individus voulant "se produire," faire du bruit, fut-ce avec des riens !... Que voulez-vous ! Tous tant que nous sommes, nous avons nos petites vanités à satisfaire.

Ils sont partout, connaissent tout le monde. Leurs relations seraient dignes d'être celles d'un roi. Ils ont, disent-ils, leurs petites entrées dans toutes les familles à la mode, et au ministère, les fonctionnaires (toujours d'après leur version) se mettent en quatre pour les in-

troduire auprès de tel ou tel ministre qui les attend sans cesse avec impatience. (La vérité : ces types-là leur donnent sur les nerfs).

Ils disent à leurs amis, sur le ton le plus naturel du monde : Mon cher, pas plus tard qu'hier, le ministre de ceci ou de cela m'a reçu à bras ouverts. J'ai diné en tête à tête avec lui. C'est un homme incomparable !...

Les uns s'en laissent imposer par ces airs d'importance ; les autres se tiennent à distance de tels personnages.

Ils viennent toujours de rencontrer quelqu'un (qui les fuit), dont ils racontent les bons procédés à leur égard ! Vous croiriez à les voir, à les entendre parler de l'intérêt public, qu'ils sont pour beaucoup dans les progrès qui s'accomplissent ou, du moins, qu'ils les ont prévus longtemps d'avance ! Dites-leur : "Eh bien ! voilà une bonne affaire !" Ils vous répondront : Oh ! c'est une vieille histoire !" N'en soyez pas étonnés : ils connaissent par intuition tout ce qui fut, tout ce qui est et tout ce qui sera.

Allez donc! maintenant, dire à ces énigmatiques personnages des choses nouvelles. Ils discuteront bien une heure ou deux sur une question de principes (leurs principes), qui ne s'appuient que sur des hypothèses absurdes et des prophéties maladives.

Avec ça, ils se supposent des phénix de diplomatie, d'éloquence, de bon ton et voudraient planer dans une sphère qui n'est accessible qu'aux gens réellement imposants par leurs actes et leur savoir.

Voilà, en quelques lignes, une faible et pâle esquisse de cette catégorie de mortels infatués, inutiles, semant le ridicule quand ils ne nuisent pas au bon ordre général et aux sérieuses entreprises.

Ils font des dupes, mais on éprouve une désopilante impression à les voir sous leur jour réel.

TABLES DES MATIERES

PAGES

INTRODUCTION 5

PREMIERE PARTIE

Aux Eteignoirs 17

Au Pays du Givre 19

L'Angoisse 21

Aux Soldats Canadiens 23

Baiser Suprême 25

La Noël du Bataillon 27

Conseils 29

Parvenus 32

Rêves d'Or 34

Maternelle Tristesse..... 37

Griserie..... 38

La Folie..... 39

L'Effort du Sol..... 41

Chanson d'Amour..... 42

Les Parias..... 44

L'Inconnu..... 48

Souvenir de Noël..... 50

Salut aux Héros..... 52

DEUXIEME PARTIE

Mon ami Charlot..... 57

Un Mariage Moderne..... 61

La Terreur des Chantiers..... 68

Un Diner chez le Député Biscognac..... 75

Le Meunier Endiablé..... 82

Nos bons Snobs..... 89